

Angoisses et espérances

Ignace Berten.

Communication faite au congrès de l'AIEMPR Louvain-la-neuve 1996

La conjoncture européenne est fortement marquée par l'incertitude qui touche de multiples domaines de l'existence présente. Cette incertitude est source d'anxiété, d'angoisse plus ou moins explicite ou latente. La tradition spirituelle du christianisme peut-elle offrir des ressources pour vivre dans ce climat d'insécurité ? Telle est la question que je voudrais rencontrer ici.

Une remarque préliminaire est cependant nécessaire. Je suis théologien. Par formation et par pratique, je me suis surtout préoccupé des liens entre la théologie et les sciences humaines de la société : économie, sociologie, politique. En ce qui concerne la psychologie et la psychanalyse, j'ai un peu de culture générale et de l'intérêt pour la démarche, et pour le rapport de celle-ci avec la foi et la théologie... Je me risque donc à cette réflexion théologique à partir d'un autre point de vue que celui qui fait le propre de votre association, soumettant aussi ce point de vue à votre regard critique. Je crois en la fécondité de ce genre de confrontation, ayant moi-même beaucoup appris à la lecture, trop partielle et trop rapide cependant, des abondants et remarquables documents préparatoires à ce congrès.

I. De multiples facteurs d'incertitude

La société présente est caractérisée par un certain nombre d'incertitudes, perçues comme menaçantes, et de ce fait sources d'angoisse ou d'anxiété. De façon générale, l'angoisse dont il s'agit n'est pas l'angoisse pathologique grave rencontrée par le psychiatre : elle est plutôt une anxiété diffuse, mais qui contribue certainement et assez largement aux dérives pathologiques individuelles.

On ne peut manquer d'observer combien l'incertitude règne aujourd'hui dans presque tous les domaines de l'existence collective : la conjoncture socio-économique, les relations internationales, le développement des technologies, le milieu urbain, les problèmes de l'environnement, la sphère des relations affectives, les institutions religieuses...

En a-t-il toujours été ainsi ? Est-ce seulement le sentiment que l'on a de cette incertitude qui a maintenant pris plus d'ampleur ? On peut certainement désigner un certain nombre d'éléments objectifs à la source de ce sentiment contemporain. Cela ne signifie cependant pas que les gens vivent une situation d'insécurité objective plus grande que ce n'était le cas pour toutes les générations précédentes, bien qu'on puisse discerner des périodes plus stables et d'autres plus instables. Il est clair que pendant les années 40-45, l'insécurité

objective était très forte. Mais la situation était claire : on avait l'essentiel de ses repères ; on savait qu'il y avait un ennemi et où il se situait... Par contre, les années qui ont suivi la guerre, malgré la peur atomique, ont été marquée par un sentiment de stabilité dynamique, faite de croissance et de sécurité.

Sans vouloir être exhaustif, je veux relever ici quelques facteurs importants qui contribuent à ce climat d'insécurité.

1. La conjoncture socio-économique

Les « trente glorieuses » ont été prospères : croissance très forte en raison de l'énorme effort de reconstruction d'une Europe détruite par la guerre ; développement rapide de nouvelles techniques de production offrant de multiples biens de masse ; espoir concret pour tous que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, pour soi-même et pour ses enfants, du point de vue matériel et du point de vue de la situation sociale ; effort considérable de redistribution et de réduction des inégalités...

Cette dynamique est cassée, pour de multiples raisons : la croissance historiquement exceptionnelle de ces années en est revenue à des taux beaucoup plus modestes ; les technologies de production et de communication ont des effets très réducteurs sur l'emploi ; la demande d'emploi de la part des femmes, transformation culturelle majeure, a déstabilisé le marché du travail ; la mondialisation et l'ouverture de tous les marchés ont introduit une compétitivité acharnée... Et les effets sont massifs : un chômage très élevé, un accès de plus en plus difficile au marché du travail pour les jeunes, y compris les jeunes diplômés, pour les femmes, pour les plus âgés, pour les moins qualifiés. En conséquence, le développement de nouvelles formes de pauvreté ou de grande précarité, et la forte augmentation des inégalités.

Angoisse diffuse mais forte d'une vie qui se sent de plus en plus menacée dans ses conditions matérielles, alors même que la publicité se fait toujours plus envahissante et pousse à la consommation et au crédit, et donc à l'endettement.

2. La soumission à l'aléatoire

Nous venons d'une société dans laquelle les classes sociales connaissent une assez grande stabilité, au sein desquelles les itinéraires individuels étaient plus ou moins clairement dessinés, avec possibilité de passage à une classe supérieure pour des minorités.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Non seulement, il n'y a plus guère de carrière pour la majorité des gens, mais avec le même capital de départ : même milieu social, ressources comparables, études identiques et niveau de réussite équivalent, l'un trouvera rapidement un emploi de qualité, l'autre se retrouvera au chômage. Et la réussite d'aujourd'hui peut se transformer en catastrophe du jour au lendemain, même pour le cadre élevé d'une grande entreprise : effondrement des ressources et souvent endettement, rupture des relations

sociales, perte de considération... Professionnellement, la vie ressemble de plus en plus à un jeu de poker...

3. *Les relations internationales*

1989 : le mur qui divise l'Europe, signe de la division du monde en deux blocs antagonistes, est détruit. Le communisme a manifesté son échec politique et surtout économique. Un nouvel ordre économique et politique va pouvoir naître, fondé sur la liberté politique et le libre marché, un ordre de paix et de croissance. Rapidement, il faut déchanter. Du point de vue économique, le passage d'une économie dirigiste et centralisée à une économie libérale de marché se fait dans la douleur et la brutalité.

Du point de vue politique, l'avenir de la Russie inquiète ; on s'interroge sur le sens du retour des communistes dans plusieurs pays comme la Pologne ou la Hongrie... On croyait entrer dans une ère de paix pour l'Europe, où les forces militaires deviendraient quasi inutiles. La réalité, c'est l'explosion des nationalismes antagonistes et leur violence meurtrière, et l'incapacité des politiques européennes à intervenir efficacement comme facteur de négociation et de paix.

4. *Le développement des technologies*

Sciences et techniques deviennent des outils de plus en plus puissants et efficaces. Elles contribuent grandement au bien-être matériel de l'humanité : santé, alimentation, amélioration des conditions de vie (équipement domestique, logement, transport, etc.).

De nouveaux problèmes et de nouvelles inquiétudes surgissent.

Dans le domaine de la santé, les biotechnologies permettent des interventions de plus en plus fines et décisives sur le corps humain, en particulier autour de la naissance et de la fin de vie. Mais jusqu'où va-t-on manipuler l'être humain ? Qui en aura le pouvoir ? En quoi consiste la dignité humaine ?

Dans le domaine de la santé toujours : d'un côté, de nouvelles maladies apparaissent, comme le SIDA ; il y a de plus en plus de résistance aux antibiotiques ; dans certains pays pauvres des maladies qu'on croyait éradiquées réapparaissent. La médecine devient de plus en plus technicienne et a de la difficulté à rencontrer la santé dans sa globalité... Par ailleurs, des conséquences très négatives de la mise en œuvre de certaines techniques apparaissent brutalement : problème de la vache folle, de l'amiante. D'énormes inconnues restent quand aux conséquences à plus long terme de l'utilisation de multiples produits ou processus. On ne sait pas.

L'impact des nouvelles technologies de la communication et de l'information sur nos sociétés reste largement inconnu : dualisation sociale plus marquée ? ravages plus dramatiques encore dans le domaine de l'emploi ? démocraties sécuritaires et de plus en plus contrôlées ?

Quant aux techniques de destruction, elles deviennent de plus en plus accessibles, avec relativement peu de moyens et peu de contrôle possible : dissémination de l'atome, armes chimiques ou biologiques, ou tout simplement explosifs.

5. Le système financier

La mondialisation des échanges et les technologies de la communication ont permis le développement d'une véritable industrie financière très largement spéculative. L'ensemble du système économique connaît ainsi une fragilisation croissante, un état de non-maîtrise. Pèse la menace de chaos financier et économique, avec son cortège de violences et de misère.

D'autre part, en parallèle au système financier plus ou moins visible, il y a le système financier criminel et mafieux, lié entre autres au commerce de la drogue et des armements, qui contrôle des secteurs entiers de l'économie mondiale et domine ou gangrène l'organisation politique d'un nombre croissant de pays. De quoi peuvent donc être capables ces puissances occultes ?

6. L'environnement

Le système productif industriel a tout misé sur la quantité et l'efficacité. Mais ces impératifs ont été appliqués et imposés avec une vue très myope, incapable de voir un peu loin. Les dégâts sont considérables, parfois irréparables. Certaines ressources naturelles s'épuisent ; les sols, l'air, l'eau sont pollués. Des territoires entiers se désertifient. On s'interroge sur les effets climatiques (couche d'ozone, réchauffement de l'atmosphère...). Une grande inconnue pèse sur la gestion des déchets nucléaires.

N'est-ce pas la survie biologique de la terre et donc de l'humanité qui se trouve ainsi menacée ? Des accidents technologiques majeurs sont là, comme des signes d'alarme : Seveso (1976), Bhopal (1984), Tchernobyl (1986).

7. Le milieu urbain

Les populations se concentrent de plus en plus dans les villes. Les mégapoles du tiers monde deviennent d'énormes conglomérats tentaculaires, chaotiques et ingérables, où se côtoient, d'une part, le luxe fastueux et agressif des banques, les riches résidences barricadées derrière des murs et de lourdes barrières, protégées par des gardes armés et des chiens, et, d'autre part, la misère des enfants des rues, les multiples petits métiers à la limite de la mendicité et d'innombrables bidonvilles, parfois gouvernés par des réseaux de drogue et le banditisme organisé en gangs.

Mais aussi problèmes urbains grandissants dans nos pays européens : quartiers délaissés et délabrés, coexistence difficile entre nationaux et immigrés, violences et détériorations volontaires, drogue...

8. *Fragilité des relations affectives*

L'affaiblissement des normes, la valorisation de la personne individuelle et des valeurs d'autonomie, la longévité et donc la très grande augmentation de durée de vie des couples, l'instabilité sociale, économique et psychologique engendrée par le marché de l'emploi et l'ampleur du chômage, ont des conséquences considérables sur les relations affectives et en particulier sur la stabilité des couples. La famille et le couple ont très souvent cessé d'être le dernier recours dans les situations de malheur : de plus en plus de personnes sont isolées, suite à l'échec de leur union, et de plus en plus de couples sont recomposés, situations qui offrent peu de point d'appui et de résistance quand vient l'épreuve de la santé ou du chômage ; et ces épreuves ont souvent pour effet de déstabiliser des couples déjà fragilisés par ailleurs. La confiance et la sécurité offertes par la solidité de l'union matrimoniale et l'engagement pris en commun s'en trouve profondément affectées.

9. *Le désarroi des institutions religieuses*

Les Églises et les grandes religions instituées passent par une crise douloureuse. Leur public régulier se rétrécit. La critique interne est forte, l'institution religieuse étant accusée, légitimement le plus souvent, d'inadaptation à l'esprit et aux valeurs du temps.

À côté de cette perte de crédit des grandes institutions religieuses, se développent d'une part des mouvements fondamentalistes et intégristes, et d'autre part les mouvements religieux libres, entre autres tous ceux qui se situent dans la mouvance du Nouvel Âge. Embrigadements doctrinaux ouverts aux fanatismes des tendances intégristes ou sectaires, ou adhésions émotionnelles fortes, marquées par le moment et le transitoire et par les syncrétismes individuels hors de toute appartenance institutionnelle.

10. *L'Europe à la dérive*

Le projet de communauté européenne était porté par des personnalités humanistes : Schuman, Monet, Adenauer, De Gasperi, Spaak... L'objectif était d'assurer la paix sur le continent européen ; il était aussi de construire une Europe prospère pour tous les citoyens, dans la justice et le respect des droits de l'homme.

La paix a en grande partie été assurée, mais pas totalement, ni à l'intérieur (Irlande du Nord, Pays Basque), ni en Europe à l'extérieur des frontières de la Communauté (Bosnie). La croissance a été forte, le niveau de vie de la majorité des citoyens s'est fortement élevé. La démocratie s'est fortifiée.

Et cependant, le projet semble aujourd'hui en panne. Il n'y a plus de projet politique commun : chaque pays campe sur ses intérêts étroitement nationaux, alors même que le domaine sur lequel les gouvernements nationaux peuvent revendiquer une part de pouvoir ne cesse de se réduire ; au nom de la mondialisation et de la compétitivité, une politique économique néolibérale s'impose (ou est imposée par les puissances économiques asservissant le

politique), avec ses règles de flexibilité, de dérégulation, de privatisation des services publics, et toutes les conséquences de fragilisation croissante d'une partie considérable des populations ; l'Europe sociale est à la traîne ; la communication entre les institutions européennes et l'opinion publique est très mauvaise ; la Commission est devenue une énorme machine technocratique ; les procédures collectives de décision sont de plus en plus inadaptées et souvent bloquées...

L'objectif de monnaie commune, nécessaire sans nul doute pour de multiples raisons, est poursuivi brutalement et sert de prétexte à des politiques restrictives ou d'austérité, favorables seulement aux entreprises transnationales. Quant à l'élargissement, objectif certainement positif, c'est la fuite en avant : on n'y est pas prêt institutionnellement et il n'y a pas de consensus politique ni sur les objectifs concrets ni sur les moyens. Le risque est la réduction du projet européen à un grand marché libre, sans régulation ni projet politique ou social...

L'enthousiasme n'y est plus, ni la confiance en l'avenir, ni la confiance dans les institutions.

Le tableau brossé paraît certainement bien noir... Il s'agissait ici d'évoquer les principaux éléments d'incertitude qui caractérisent notre société, en tant que ces éléments sont anxiogènes.

Un autre tableau pourrait aussi être dressé, mettant en valeur les aspects positifs : les possibilités qu'ouvrent les technologies modernes ; les énormes progrès de la médecine ; le développement de la réflexion sur les droits humains et le rôle des institutions qui ont pour fonction de les promouvoir et de les garantir, malgré toutes leurs limites ; la valorisation de l'autonomie et de la dignité de la personne ; le développement de la conscience féminine ; la meilleure perception des enjeux de l'environnement ; les mouvements de solidarité ; la créativité sociale ; la fin d'un certain nombre de dictatures militaires ; le formidable renouveau que les Églises ont connu...

Ces éléments positifs ne suffisent cependant pas, par eux-mêmes, à contrebalancer le taux d'incertitude et d'anxiété généré par nos sociétés, pour les tourner en forces d'espérance.

II. La foi source d'espérance dans un monde d'incertitude

Les multiples incertitudes qui caractérisent notre présent sont une source diffuse d'anxiété et d'angoisse. Elles minent le sentiment de ce que l'existence est porteuse de sens, elles dessinent l'avenir sous les traits de la menace... Ce qu'on appelle le « retour du religieux », le succès des devins, voyants et guérisseurs ne sont évidemment pas étrangers à cet état de choses et d'esprit.

Cela ne signifie pas que seules les traditions religieuses ou apparentées seraient outillées pour donner aujourd'hui du sens et par là sous-tendre une espérance. Dans nos sociétés pluralistes, les traditions humanistes sont aussi porteuses de sens. Il ne faut donc pas mal comprendre la réflexion ici proposée : elle ne se présente pas du tout comme un monopole dans le domaine de l'espérance.

Dans un premier temps, je voudrais dire comment à mes yeux, pour le croyant, un certain nombre d'éléments majeurs de la tradition de foi offrent des ressources d'espérance dans le climat d'angoisse créé par la conjoncture de société. Dans un second temps, je dirai comment, à partir de cette tradition de foi, l'Église peut contribuer à ouvrir la société à l'espérance.

Remarquons cependant que les symboliques de foi n'ont certainement pas le même effet dans la vie du croyant et dans la vie de celui qui les reçoit simplement comme symboliques culturelles. La démarche croyante qui, intentionnellement, s'ouvre à un autre, Dieu, a des effets dans l'existence concrète, en raison de la conviction portant sur cette existence (effets qui peuvent d'ailleurs être positifs ou négatifs selon l'image qu'on se fait de ce Dieu). Cela resterait vrai même si cette conviction était en fait une illusion.

1. Une foi en histoire

Un trait spécifique de la tradition judéo-chrétienne est son historicité. La foi chrétienne offre un enracinement conscient dans une longue histoire, histoire de communautés humaines portées par la continuité d'une tradition, continuité vivante, et donc en perpétuel mouvement.

Cette histoire est lumineuse de quelque manière, puisqu'elle éclaire le sens de notre existence de croyants, mais elle est aussi parfois bien sombre... Aux temps de gloire, des prophètes ont dénoncé les risques : abus de pouvoir, mépris des pauvres ; aux temps de malheur, d'autres prophètes ont mis en cause les puissants et les oppresseurs, ils ont aussi annoncé l'ouverture de l'avenir et ont animé une espérance.

Pour tenir dans le présent, et dans un présent menacé, la mémoire est importante. L'humanité en a déjà vu bien d'autres. Et l'Église aussi. La mémoire de la foi présente un précieux atout : la mémoire historique a pris forme symbolique dans un récit, dans un texte constamment relu. Cette mémoire s'offre ainsi comme ressource de sens, en ouvrant le présent sur un avenir, du fait même que les situations les plus fermées du passé n'ont pas conduit à la mort.

2. Une lecture plurielle et contextuelle

La tradition biblique et la tradition de foi en Église ouverte par Jésus ne sont pas porteuses d'un unique sens défini une fois pour toutes, d'une unique image de Dieu, d'une unique interprétation du sens de l'existence humaine et de l'histoire.

Les textes et la mémoire historique sont continuellement lus et relus, interprétés et réinterprétés, dans une interaction permanente entre les événements du passé, la lecture qui en a été faite et les événements du présent. Le texte biblique, en particulier la plupart des grands textes de ce que nous nommons l'Ancien Testament (Pentateuque, textes prophétiques) sont le témoignage direct de ce processus. La relecture fait parler le texte dans le présent, en lui faisant dire autre chose que ce qu'il disait. On ne disait pas de Dieu la même chose au temps de l'Exode, au temps de la royauté, pendant l'Exil, au retour après l'Exil, au temps de la rencontre avec la culture grecque. Et pour ce dernier phénomène, à l'intérieur même de la Bible, les interprétations sont très diverses, voire contradictoires...

De même au cours de l'histoire des Églises, les interprétations de l'Évangile sont multiples : toutes marquées par leur temps, leur contexte événementiel et culturel. Toutes sans doute ne sont pas équivalentes : certaines d'entre elles sont de véritables distorsions ou trahisons (les théologies qui ont légitimé l'apartheid, par exemple) ; certaines sont davantage que d'autres porteuses de sens et de vie, certaines ont plus que d'autres une portée universelle, certaines sont davantage que d'autres expression de la préférence biblique pour les pauvres (qu'on pense aux théologies de la libération). Mais aucune n'est complète, définitive, totalisante. Dans leur diversité et leur multiplicité, elles ouvrent toujours à nouveau un espace de sens dans le travail communautaire de la lecture contextuelle.

La relecture de la mémoire historique est aussi un acte de liberté et de responsabilité : lecture honnête, capable de reconnaître les erreurs et les fautes du passé et de les dire, afin d'en tirer humblement leçon pour le présent, en cherchant à se garder des reconstructions légitimantes et apologétiques.

3. *Une histoire défatalisée*

La foi chrétienne est foi en Dieu, en un Dieu qui a voulu avoir partie liée à notre histoire. Sans doute la terre, et a fortiori l'humanité, ne sont-elles plus pour nous au centre de l'univers. Notre marginalisation cosmique a pris une ampleur totalement insoupçonnée par Galilée : 15 milliards d'années pour situer le « commencement » de l'univers ; 4,5 milliards pour l'origine du système solaire et de la terre ; naissance de l'être humain, il y a quelques 3 millions d'années, sur cette planète qui n'est qu'une poussière infime... *Humani generis* est bien loin !

Et pourtant nous continuons à croire qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est source de vie et de sens et de promesse... Il ne répond pas à nos questions : comment est né cet univers ? (question sans réponse à laquelle renvoie l'origine il y a 15 milliards d'années) ; pourquoi cet immense système ? Il ne nous est même plus possible de dire que l'être humain est la finalité de tout cela...

Ce Dieu, selon la Bible, rêve d'une humanité fraternelle et réconciliée. Il aurait tant de raison de désespérer de notre histoire : la violence est si souvent maîtresse du jeu, la guerre, la haine, l'injustice, les égoïsmes excluants et

meurtriers sont si constamment à l'œuvre. La tradition chrétienne est pourtant portée par cette conviction étonnante, - folie pour les Grecs, scandale pour les Juifs, disait déjà saint Paul, - qu'en Jésus Dieu a voulu lier de quelque manière sa propre destinée à notre histoire humaine, car ce Jésus est reconnu comme son Fils. Présence sans violence et dans la faiblesse, d'une tendresse respectueuse des libertés. Contre le sentiment de l'inéluctable, perception de ce que la création est toujours à l'œuvre, que la nouveauté est donc possible. Force de sens de cette spiritualité paradoxale : rien de notre histoire humaine n'est définitivement clos ou perdu. La puissance aveugle de la violence n'est pas le dernier mot ni l'expression d'une fatalité sans faille. Les forces de la confiance, de la solidarité et de l'amour, du don de soi, sont davantage révélatrices du sens de cette histoire. Il y a en l'être humain une ressource de dignité ouverte aux autres qui peut toujours transcender les limites et les misères du temps.

4. La préférence de Dieu : les pauvres

L'Évangile, par l'image de Jésus, est une invitation ou une provocation à changer de regard, à déplacer le point de vue sur les situations et les événements. Jésus est venu « pour les pauvres et les pécheurs » : à la suite des prophètes, son attitude se présente comme une préférence de Dieu. Face à l'ordre « normal » des choses, impliquant inégalité, marginalisation, exclusion et réprobation de catégories entières de la population, au nom des normes religieuses, morales, sociales ou ethniques, Jésus oppose le message paradoxal des béatitudes : il déclare que ce lieu de souffrance, ce lieu de vie marqué par le mépris subi et l'angoisse de la culpabilité, est le lieu à partir duquel Dieu manifeste en quoi et comment le Royaume promis peut et doit commencer ici et maintenant. Il est du ressort et de la responsabilité de chacun d'ouvrir l'espace clôturé de la communauté, en offrant considération, accueil et pardon. L'exclusion et la marginalisation sont un scandale inacceptable, et non pas l'ordre des choses ; l'intégration ou l'insertion communautaire et sociale est une pratique nécessaire et possible qui restaure la dignité et ouvre à la vie. À l'homme dont la main est paralysée, considéré comme un pécheur à la synagogue, Jésus dit : « viens au milieu ! » (Mc 3,3). Dès lors cet homme retrouve sa place dans la communauté, sa main guérit et il peut de nouveau contribuer à la vie de tous.

Au cœur du texte évangélique, il y a les récits de guérison : on sait combien la maladie est liée à l'histoire relationnelle, communautaire et sociale des personnes ; elle est souvent une pathologie du rapport au mode environnant. Jésus est guérisseur : par la compassion, l'accueil et la confiance, il offre la possibilité d'un nouveau rapport plus harmonieux à soi-même, aux autres et à Dieu

Un discours économique, présenté comme scientifique et évident, déclare qu'on ne sortira de la crise qu'avec davantage de flexibilité, la remise en cause de la générosité des systèmes de sécurité sociale, la diminution ou la suppression des allocations de chômage, la réduction des salaires les plus bas.

Le chômage, en effet, n'a été réduit que là où « l'inégalité des gains s'est nettement accentuée » ; il faut par conséquent mettre en œuvre des « mesures susceptibles de contribuer à élargir la dispersion des salaires » : telles sont les recommandations de l'OCDE, dans son dernier document sur l'emploiⁱ. Face à de telles évidences, il faut se situer du point de vue de ceux qui sont les victimes du système : de telles recettes ne peuvent être acceptables, elles ne peuvent se légitimer, quoi qu'il en soit de réformes sans doute nécessaires et qui peuvent être pénibles pour certains, tous les avantages acquis ne pouvant toujours se justifier...

C'est à partir de ce changement de point de vue et dans la recherche active d'une société offrant à tous une place dans la dignité (= intégration ou insertion), que l'angoisse générée par la pauvreté ou la précarisation, par le manque de considération sociale, pourra s'ouvrir au sens et à l'espérance.

D'un point de vue psychologique et spirituel, la conviction apportée par la foi d'être, malgré la pauvreté, l'exclusion ou le malheur, objet de considération et de tendresse de la part de Dieu, c'est-à-dire d'être quelque chose pour quelqu'un, ouvre un espace qui désserre l'étau de l'angoisse. Encore faut-il, pour que cette expérience puisse advenir, qu'elle soit à un moment ou l'autre offerte ou signifiée par quelque témoin humain...

5. une fécondité prophétique historique

À partir de sa sensibilité aux souffrances des pauvres, de l'écoute de leurs cris, et du jugement d'inacceptabilité de la situation qui leur était faite, et cela au nom du Dieu dont témoignait la tradition de foi, Jésus a mis en cause le système, moral, économique-social et politique comme responsable de ces souffrances. Il a de ce fait dressé contre lui les représentants de ce système, eux qui en tiraient privilège. Ceux-ci l'ont condamné à mort.

Jésus s'est retrouvé seul ; il avait rêvé la conversion de son peuple, il est abandonné et rejeté, condamné comme criminel politique et comme blasphémateur. Dans la liberté, il assume la condamnation, continuant à témoigner de son bon droit et de sa foi en Dieu, ce Dieu au nom duquel on le condamne. Et sur la croix, il n'y a plus que cet acte ultime de foi, question d'angoisse posée à Dieu : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34)ⁱⁱ. Acte de foi, et donc d'espérance et non de désespérance, précisément parce qu'il s'agit d'une question adressée à quelqu'un, à Dieu. Acte de confiance dans l'obscurité : à ce pourquoi, Dieu ne donne pas d'explication. Sa réponse est d'un autre ordre : elle se dit dans la résurrection.

Lorsque Jésus meurt sur la croix, le Temple et l'Empire triomphent : le système a manifesté sa puissance. Et pourtant, d'un point de vue historique, le sens se trouve du côté de Jésus. Le Temple et l'Empire se sont effondrés depuis des siècles. L'Évangile résonne toujours et porte des fruits. Au delà de l'efficacité immédiate et mesurable, il y a une fécondité historique porteuse de sens et de vie, d'ouverture sur l'histoire et l'avenir.

Les premiers militants ouvriers au 19^e s., protestant contre la condition prolétarienne, commençant à organiser résistance et mutuelles, prenant l'initiative de grèves, étaient un peu fous : apparemment, ils n'avaient aucune chance de réussite. Ils sont cependant à l'origine du mouvement syndical et du contrat social qui a caractérisé nos sociétés. La plupart d'entre eux n'ont pas vu le fruit de leur action, et souvent de leur sacrifice. Ils avaient raison : la vie était de leur côté. Dans le non-sens, ils ont ouvert des chemins d'espérance.

Il en va de même des premières féministes, les majorettes dont on s'est tant moqué, et des premiers écolos, considérés comme des doux rêveurs. Féminisme et écologie sont devenus des mouvements sociaux incontournables...

Le symbole de la croix est une force historique contre le non-sens des situations systémiques d'oppression, de mépris et de mort. Il peut alimenter l'espérance en tant que celle-ci tourne la protestation et le désir en passion du possible.

6. L'espérance d'une résurrection

La mort sur la croix n'est pas la fin de l'histoire de Jésus : peu après, un petit groupe de disciples, en un premier temps désespérés et dispersés, témoignent ensemble de ce que Jésus est ressuscité des morts, et ils reprennent le flambeau de l'évangélisation.

Pour la foi de l'Église, au cri de Jésus en croix, Dieu son Père a répondu par la résurrection, en l'appelant à la vie, à une vie autre. Et cette résurrection est elle-même annonce et promesse de résurrection pour l'humanité.

De quoi s'agit-il ? d'une vie offerte par Dieu, par pure grâce, et qui transcende la mort. Je ne crois pas en une survie naturelle de l'être humain, ni en une immortalité de l'âme ; je crois par contre que Dieu appelle à la vie ceux qui sont morts, et que cet acte, pur don, est du même ordre que la création : non représentable, sans réponse au comment.

Cette espérance ne supprime pas la contradiction d'une mort violente, injuste ou trop précoce ; elle ne répond en rien au pourquoi. Elle repose seulement sur la confiance en Dieu et sur ses ressources de vie.

Mais cette espérance nous dit aussi que l'absurde apparent de l'histoire n'est pas le dernier mot. Et face à la violence et au mal, dans l'engagement à les vaincre, elle permet aussi le cri de protestation, comme celui de Job, dans la confiance qu'il est entendu. Elle permet de vivre avec l'angoisseⁱⁱⁱ

III. L'Église dans le débat de société

Les impasses que rencontre notre société aujourd'hui, les questions qu'elle doit affronter, sont d'une telle ampleur et pour une part d'une telle nouveauté que les réponses collectives pragmatiques, techniques ou économiques ne sont

plus à la hauteur. Ce sont, en effet, des questions fondamentales de sens qui se trouvent posées : pourquoi plus d'égalité et au nom de quoi ? comment comprendre et définir la dignité humaine en ce qui concerne les manipulations génétiques, les interventions autour du commencement et de la fin de la vie ? en quoi et au nom de quoi les générations de l'avenir, c'est-à-dire des êtres qui n'existent pas encore, ont-ils des droits sur nous aujourd'hui et peuvent-ils requérir que nous respections davantage l'environnement, et que donc nous nous limitions, pour que la vie leur soit possible ou meilleure ? pourquoi et au nom de quoi des principes comme « chacun pour soi » ou « après nous le déluge » ne sont-ils pas suffisants, non seulement au plan d'une option éthique individuelle, mais pour fonder les consensus politiques de base assurant la cohésion et l'avenir de nos sociétés ?

Pour rencontrer ces questions, et ainsi pouvoir donner sens collectif à notre histoire en dépit des multiples incertitudes et menaces qui pèsent sur le présent, pour ouvrir nos sociétés sur un avenir, il faut mobiliser les diverses ressources de sens, et leur permettre d'intervenir dans le débat public. Il n'est pas étonnant que les questions de sens soient aujourd'hui si fortement posées. Mais on ne peut les traiter seulement comme des questions privées des individus : elles touchent les fondements mêmes de la société.

C'est bien pourquoi Jacques Delors a explicitement fait appel aux traditions de sens, - Églises, religions et traditions de l'humanisme laïque, - afin qu'elles interviennent davantage et publiquement dans le débat de société, et en particulier dans le débat concernant la construction européenne.

Dans ce contexte, quel est le sens d'une intervention possible des Églises, et à quelles conditions ?

1. Une tradition symbolique et culturelle

La tradition chrétienne a fortement marqué toute l'histoire des sociétés occidentales. Les grandes symboliques bibliques et chrétiennes sont plus ou moins sous-jacentes à nos cultures. Elles sont porteuses de l'expérience humaine, ou plutôt de l'expérience accumulée de communautés humaines au long d'une histoire : en ce sens elles sont à la fois particulières et universelles. Ces images symboliques, dans la multiplicité de leurs lectures : création, exode, alliance, Jésus prophète, croix et résurrection, etc., sont porteuses de sens. Elles peuvent parler aujourd'hui, comme peuvent parler les grands mythes religieux anciens, les grandes légendes, ou les traditions religieuses orientales ; comme peuvent aussi parler de grandes figures historiques, telles que Socrate, François d'Assise ou Gandhi. Ces images et ces récits peuvent parler, à partir du sens humain dont ils sont porteurs, indépendamment du fait qu'on adhère personnellement comme croyants au Dieu qu'ils nomment, ou qu'on les considère simplement comme de grands symboles.

Une certaine conception de la sécularisation de la société et de son pluralisme de convictions, de la séparation entre l'Église et l'État et du caractère laïque de l'État, a eu pour conséquence une exclusion du langage symbolique des

religions et des convictions dans le débat et le discours public. La mémoire des guerres de religions et de leur violence a conduit à l'élimination des questions de sens du domaine du débat politique, parce que les réponses sont de l'ordre des convictions diverses et que celles-ci apparaissent comme source de division et donc de violence potentielle. Il y a urgence à dépasser ce type de pacte de société, parce que les questions de sens s'imposent. Il faut cependant toujours rester très attentif au potentiel de sectarisme et d'intolérance dont sont porteuses toutes les convictions portant sur le sens de l'existence...

2. L'Église : une voix parmi d'autres

Si les Églises sont ainsi invitées à prendre la parole, à partir de leur tradition de foi dans le débat public, cela ne peut se faire de façon féconde qu'à certaines conditions. La première est qu'elles se reconnaissent comme une voix parmi d'autres. Il s'agit là d'une exigence particulièrement difficile à accepter de la part de l'Église catholique romaine. Au sujet de ces questions de sens, l'Église n'est pas maîtresse de vérité. La nouveauté même des questions est telle qu'il n'y a pas de réponse donnée : les réponses ne peuvent se dessiner qu'à partir d'une humble recherche commune, qui seule permettra l'élaboration des indispensables consensus politiques.

Du point de vue interne à l'Église, une revalorisation de la théologie de l'Esprit aiderait grandement à une telle démarche : l'Église n'est pas en possession de la vérité entière, puisque, selon saint Jean, une des œuvres propres de l'Esprit est précisément de conduire l'Église vers cette vérité (Jn 16,13).

Cela signifie que, dans le débat public, l'Église peut proposer le sens qui l'habite, en permettant aux images symboliques dont elle vit de parler dans l'aujourd'hui, mais sans chercher à imposer l'adhésion croyante à la personne de ce Dieu nommé par les symboles. Elle permettrait ainsi à notre société de faire revivre une part sclérosée et muette de sa propre mémoire historique. Et si, pour certains, cela ouvrirait aussi un nouveau chemin pour la foi, ce serait pure grâce...

L'Église pourrait aussi contribuer à ce que les autres traditions religieuses, en particulier celles du judaïsme et de l'Islam, et les traditions humanistes s'expriment aussi, ce qui est sans doute plus difficile pour elles. L'important est de dépasser les méfiances réciproques, les expressions apologétiques et les polémiques stériles.

3. Un espace de parole : désigner et dénoncer l'inacceptable

Un chemin fondamental qui permet de traverser l'angoisse, de vivre avec son angoisse en s'ouvrant à une espérance, est de faire place à la parole. L'image de Job, à laquelle on s'est beaucoup référé dans la préparation de ce congrès, est ici particulièrement significative. Job proteste, il proteste publiquement et devant son Dieu ; il dit et crie que sa souffrance n'a aucune légitimation possible. Et c'est dans cette protestation, contre les discours légitimateurs apparemment amicaux et bienveillants, qu'il retrouve un chemin de paix et qu'il

rencontre Dieu. Ce qui est vrai de la personne individuelle peut aussi l'être de la communauté humaine.

Un service fondamental auquel est appelée l'Église est la parole qui nomme publiquement l'inacceptable : elle peut à la fois être le lieu où cette parole peut s'exprimer, peu à peu se formuler dans le partage et l'écoute à partir des souffrances concrètes, et être la parole publique qui fait retentir cette expression et cette protestation. Il s'agit là d'une aide importante à apporter à une société marquée par l'angoisse enfermée dans le non-dit ou dans les discours justificateurs et mystificateurs.

4. L'Église, lieu de solidarités concrètes

L'Église n'est pas seulement parole : à la suite de Jésus elle est une communauté qui cherche à mettre en œuvre la pratique du Royaume. La Commission européenne a demandé une enquête sur les multiples initiatives entreprises par les Églises ou des associations chrétiennes visant à proposer des alternatives au chômage. Ce n'est sans doute pas un hasard si dans la plupart de nos pays, le monde associatif s'est principalement développé dans l'orbite chrétienne : la sensibilité particulière aux situations de détresse et aux personnes, la recherche de réponses concrètes, le souci d'assurer un rôle de suppléance par rapport aux limites de l'organisation sociale, s'enracinent sans doute dans la tradition de charité de l'Évangile. Certes, ces pratiques sont parfois limitées du point de vue des réformes structurelles nécessaires et leur prolongement politique est souvent faible, mais elles symbolisent les possibilités d'une autre manière de vivre et de faire, elles contribuent à défataliser les situations de marginalisation ou d'exclusion.

À partir de cette expérience, la parole de l'Église ne peut seulement être celle d'une dénonciation, si importante celle-ci soit-elle : elle doit aussi pouvoir désigner le positif, faire voir les actions, initiatives, situations ou événements qui sont porteurs de sens, d'ouverture, d'avenir, d'espérance.

J'ai essayé ici d'évoquer la manière dont la foi chrétienne peut contribuer à traverser positivement l'angoisse générée par les incertitudes de la conjoncture économique, technique et politique présente, en ouvrant des chemins d'espérance dans l'action et dans la perception même de la réalité. J'ai essayé aussi de dire comment l'Église, porteuse de cette tradition de foi, peut contribuer par son intervention publique à ouvrir la société à une espérance collective. Il va de soi que cela n'est pas de l'ordre des fonctionnements automatiques : les convictions de sens, dans leur expression personnelle et collective, sont porteuses de potentialités ambivalentes. Une position critique peut toujours soupçonner les effets pervers. Je crois qu'on peut aussi accueillir positivement, sans renoncer à l'esprit critique et au discernement, les possibilités offertes par une tradition qui nous habite et dont les racines en nous et dans la société peuvent porter de nouveaux fruits.

ⁱ Cf. Serge HALIMI, « Économistes en guerre contre les salaires », *Le Monde diplomatique*, juillet 1996)

ⁱⁱ Ultime parole chez Marc et Matthieu ; la rudesse de cette parole est adoucie dans les autres Évangiles : fondamentalement le « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,46) et le « Tout est achevé » (Jn 19,30), disent cependant la même chose. - À propos du psaume 22, Yvonne de Waal fait remarquer : « C'est l'expression de l'angoisse qui se livre à l'oreille d'un autre. Cet autre lui permet de vivre son angoisse au lieu de s'y laisser engloutir » (texte préparatoire au Congrès).

ⁱⁱⁱ Répétons-le, l'espérance chrétienne n'est pas la seule manière d'affronter l'angoisse de l'absurde : la compassion bouddhiste visant à réduire au maximum et pour tous la douleur, dans l'égalité, ou encore l'option athée ou agnostique consistant à limiter au maximum le malheur ou à créer le plus de bonheur possible dans le fragile espace de temps qui nous est donné, sont aussi des réponses de sens.